Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 29

Artikel: La Marseillaise
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213196

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SOLEIL DE L'AAR

Le projet de révision de la Constitution fédérale, élaboré en 1872, fut rejeté par le peuple suisse, vu les dispoeitions centralisatrices à outrance que l'on voulait faire prévaloir dans le pays.

Les Vaudois craignaient tout particulièrement pour leur fédéralisme. Tout le monde s'agitait. Le papa Oyex-Delafontaine publia quelques strophes passionnées, dont l'une nous paraît de saison, bien qu'elle prouve qu'un poète peut se tromper en faisant fi d'un tubercule que nous considérons comme des plus précieux en ce moment :

Voici la strophe en question :

On centralisera, dit-on,
Le vignoble, excellente affaire.
Mais le soleil de l'Aar n'est bon
Qu'à mûrir la pomme de terre.

Que dirait le bon papa Oyex s'il revenait faire un tour sur la place Beaulieu et dans maints de nos plantages de 1917 ?

Centralisation, monopole, ravitaillement, accaparement, on ne sait trop lequel de tous ces grands mots va nous donner des pommes de terre.

J. Nel.

COINS DE CHEZ NOUS

Au pied du Jura.

Le pied du Jura est maintenant le but de nombreuses et charmantes promenades, dit le *Journal de Nyon*. Le tram du Nyon-St-Cergue, en évitant la longue route de Nyon à Trélex ou Givrins, permet d'explorer des sous bois et des villages que le piéton ne pouvait guère visiter autrefois.

On descend à Trélex, par exemple, ou à Givrins, suivant les buts, et ce sont de fort jolies courses soit dans les bois, soit sur Givrins et ses belles campagnes. On peut excursionner et varier les courses à l'infini ; explorer dès Genolier les insondables mystères du Bois de Chênes et de son Lac vert, remonter vers la Cézille pour redescendre sur Begnins et Gland.

Vous n'aimez pas marcher trop longtemps ? Qu'à cela ne tienne. Voici Givrins tapis au pied des bois, ses molles campagnes et ses beaux paysages ; ce ne sont que ravissantes clairières et bois touffus où le soleil se joue à travers les feuillages, sentiers perdus sous les voûtes, échappées sur la campagne vaudoise qu'Urbain Olivier a décrite avec tant d'amour. C'est bien là le pays fortuné où, comme a dit Vinet :

Un beau ciel rit à ses campagnes.

A tant de charmes, Givrins unit encore celui de l'inédit. Connaissez-vous les sources de la Colline, de cette rivière qui, paresseuse, indolente en été, connue surtout des pêcheurs de truites, se fait, le printemps venu, fougueuse et bondissante, bruissante et tapageuse ? Une course à ses sources est à faire en ces temps-ci.

C'est une excursion en Suisse inconnue et facile à faire dès Givrins où vous dépose le tram. On monte par le chemin de la Chèvrerie-Monteret, en ayant soin, quart-d'heure après être entré sous bois, de prendre le chemin de gauche. Les rumeurs grandissantes du torrent vous ont du reste guidé et après une ravissante promenade dans la gorge, vous apercevez déjà une des sources sortant à gauche du sentier en en un jet puissant et bruyant, jet d'écume qui bondit dans le vallon. Plus haut encore, ce sont de nouvelles cascades, un concert d'eaux échappées, une fraîcheur délicieuse et si vous avez la chance de vous trouver là au moment où le soleil, du haut de la crête où perche le Grand-Hôtel de l'Observatoire, verse ses rayons dans la combe, vous jouissez d'un incomparable spectacle. Et si vous descendez de là dans le ravin boisé, vous vous trouverez au milieu d'un cercle de cascades écumantes, qui dévalent des rochers avec un bruit de tonnerre.

Mais c'est surtout au moment de la fonte des neiges qu'il faut aller voir ça. En été, la Colline se refait petite et paresseuse, se contentant de collectionner de petits ruisselets et d'aller se coucher dans la plaine. Le concert des eaux se calme, la forêt reprend son grand silence, à peine rompu par les mille bruits d'oiseaux.

Si la commune de Givrins faisait quelques petits sentiers permettant un accès aux gorges et le retour par le côté droit du vallon, dans la charmante clairière qui aboutit à la scierie de Givrins, le charme de l'excursion serait complet.

Peu d'endroits du Jura, fertile pourtant en beautés ignorées, sont aussi pittoresques et attrayants que le vallon de la Colline, au printemps, surtout.

LE PARLER DU CRU

Nous, Vaudois, nous piquons de parler français. On nous le conteste parfois, et pas toujours sans raison. On nous reproche la lourdeur et l'imprécision de notre langage. Nous ignorons trop notre vocabulaire et employons souvent un mot pour un autre, ou, pour suppléer à cette insuffisance de vocables, il nous faut recourir à des périphrases disgracieuses et dont la clarté n'est pas le mérite principal.

Il y a bien du vrai dans tout ceci. Alors, quoi, nous parlons « vaudois ? » Vous le dites : nous parlons « vaudois. »

Et le savons-nous bien, au moins, notre « vaudois ? » Il serait téméraire d'en jurer. Il n'y a qu'à ouvrir une petite brochure de M. le professeur E. Lugrin, intitulée : *Locutions vaudoises* (Edwin Frankfurter, éditeur, Lausanne). C'est la reproduction d'une série d'articles fort intéressants, publiés, il y a quelque temps, dans la *Gazette*.

On est vraiment supris, en parcourant cette brochure, du nombre de ces locutions vaudoises que nous ignorons ou que nous employons journellement, sans bien en connaître le sens. C'est vraiment une lecture très attrayante que celle de cette brochure et tout un petit voyage de découvertes en pays connu. On ne se connaît jamais trop.

M. Lugrin a été très heureusement inspiré d'écrire ces articles, et mieux inspiré encore d'en lier la gerbe. Il nous apprend à mieux aimer le beau petit coin de terre où nous avons vu le jour.

Avis aux amateurs ! — Un quatrain toujours de saison :

Si je régnais un jour en maître
De Paris jusqu'à Landernau
Au violon je ferais mettre
Ceux qui se mettent au piano.

LA MARSEILLAISE

Samedi dernier, à l'occasion de la Fête nationale française du 14 juillet, partout où se trouvent des enfants de la belle terre gauloise, ont résonné les accents vibrants de la *Marseillaise*. Et les échos de ce chant de victoire ont retenti comme un message d'espérance au cœur des soldats prisonniers, de ceux qui gémissent dans les hôpitaux, des malheureux déportés, des populations demeurées dans les territoires envahis.

Cet hymne de combat a un prestige extraordinaire. Il est fils de la grande Révolution. Ses strophes enflammées et toutes frémissantes du souffle puissant de cette époque mémorable ont fait le tour de la terre, semant partout le ferment de la liberté. Rien n'a pu arrêter leur marche prophétique, réprimer leur irrésistible élan, étouffer le germe d'émancipation qui est en elles et de l'épanouissement duquel l'heure, semble-t-il, a sonné.

Et, samedi, les accents de ce chant fameux évoquaient dans les mémoires, la belle page qu'y a consacrée Lamartine dans son *Histoire des Girondins* [1]. En voici quelques passages.

* * *

La mer du peuple bouillonnait à l'approche des Marseillais [2]. Les gardes nationales, les fédérés, les sociétés populaires, les enfants, les femmes, toute cette partie des populations qui vit des émotions de la rue et qui court à tous les spectacles publics, volaient à leur rencontre. Leurs figures hâlées, leurs physionomies martiales, leurs yeux de feu, leurs uniformes couverts de la poussière des routes, leur coiffure phrygienne, leurs armes bizarres, les canons qu'ils traînaient à leur suite, les branches de verdure dont ils ombrageaient leurs bonnets rouges, leurs langages étrangers, mêlés de jurements et accentués de gestes féroces, tout cela frappait vivement l'imagination de la multitude. L'idée révolutionnaire semblait s'être faite homme et marcher sous la figure de cette horde, à l'assaut des derniers débris de la royauté. Ils entraient dans les villes et dans les villages sous des arcs de triomphe. Ils chantaient en marchant des strophes terribles. Ces couplets, alternés par le bruit régulier de leur pas sur les routes et par le son des tambours, ressemblaient aux chœurs de la patrie et de la guerre, répondant, à intervalles égaux, au cliquetis des armes et aux instruments de mort dans une marche aux combats.

Ces paroles étaient chantées sur des notes tour à tour graves et aiguës, qui semblaient gronder dans la poitrine avec les frémissements sourds de la colère nationale et ensuite avec la joie de la victoire. Elles avaient quelque chose de solennel comme la mort, mais de serein comme l'immortelle confiance du patriotisme. On eût dit un écho retrouvé des Thermopyles. C'était de l'héroïsme chanté.

On y entendait le pas cadencé de milliers d'hommes marchant ensemble à la défense des frontières sur le sol retentissant de la patrie, la voix plaintive des femmes, les vagissements des enfants, les hennissements des chevaux, le sifflement des flammes de l'incendie dévorant les palais et les chaumières ; puis les coups sourds de la vengeance frappant et refrappant avec la hache et immolant les ennemis du peuple et les profanateurs du sol. Les notes de cet air ruisselaient comme le drapeau trempé de sang encore chaud sur un champ de bataille. Il faisait frémir ; mais le frémissement qui courait avec ses vibrations sur le cœur était intrépide. Il donnait l'élan, doublait les forces, il voilait la mort. C'était l'*eau de feu* de la Révolution, elle distillait dans les sens et dans l'âme du peuple l'ivresse du combat.

Tous les peuples entendent à de certains moments jaillir ainsi leur âme nationale dans des accents que personne n'a écrits et que tout le monde chante. Tous les sens veulent porter leur tribut au patriotisme et s'encourager mutuellement. Le pied marche, le geste anime, la voix enivre l'oreille, l'oreille remue le cœur. L'homme tout entier se monte comme un instrument d'enthousiasme. L'art devient saint, la danse héroïque, la musique martiale, la poésie populaire. L'hymne qui s'élance à ce moment de toutes les bouches ne périt plus. On ne le profane pas dans des occasions vulgaires. Semblable à ces drapeaux sacrés suspendus aux voûtes des temples et qu'on ne sort qu'à certains jours, on garde le chant national comme une arme extrême pour les grandes nécessités de la patrie. Le nôtre reçut des circonstances où il jaillit un caractère particulier qui le rend

[1] On trouve cette page, intégralement reproduite, dans l'intéressante *Chrestomathie française du XIXe siècle* (Prosateurs), de M. le professeur Henri Sensine. — Lausanne, Payot et Cie, éditeurs.

[2] Les Marseillais se rendaient à Paris pour hâter le triomphe de la Révolution.

à la fois plus solennel et plus sinistre : la gloire et le crime, la victoire et la mort semblent entrelacés dans ses refrains. Il fut le chant du patriotisme, mais il fut aussi l'imprécation de la fureur. Il conduisit nos soldats à la frontière, mais il accompagna nos victimes à l'échafaud. Le même fer défend le cœur du pays dans la main du soldat et égorge les victimes dans la main du bourreau.

La *Marseillaise* conserve un retentissement de chant de gloire et de cri de mort; glorieuse comme l'un, funèbre comme l'autre, elle rassure la patrie et fait pâlir les citoyens.

* * *

Lamartine fait ensuite, en termes émouvants, le récit, bien connu, de l'origine de la *Marseillaise*.

Une basse aux arrêts. — C'était dans une leçon de gymnastique. Une dizaine d'élèves font droite alignement, au moment de l'entrée du professeur, qui procède à l'appel. L'un des écoliers a une riche idée, celle de proposer à ses camarades de répondre en gamme descendante à l'appel de son nom. Et le chant commence. C'est d'abord une note grêle, puis un majeur sonore et, pour finir, une imitation de contrebasse : présent ! — au-dessous de la clé de sol. Surpris, le papa Villard — car c'était lui — interpelle l'exécutant :

— M'sieur, répond celui-ci, je chante la basse !

— Ah ! eh bien, mon ami, vous irez l'expliquer au directeur.

Conclusion : arrêts domestiques, mauvaise note, répercussion funeste sur la moyenne !

Gymnastes, méfiez-vous de la basse !

N.

Un Thurgovien « d'aujourd'hui ». — M. Charles D'aujourd'hui, de Hauptwyl, canton de Thurgovie, commis de poste à Saint-Gall, a été nommé buraliste de poste à Wattwyl, avec un traitement annuel de 1190 francs anciens, lit-on dans la *Feuille fédérale* du ... 8 novembre 1851.

N.

LE RETOUR A LA NATURE

Le snobisme, plus encore que l'hygiène, a créé, il y a quelques années, les « sans-chapeau ». L'expérience prouve, paraît-il, que de tous les caprices, de toutes les excentricités de la mode, celui-ci est l'un des moins sujets à critique. Même, il se recommande. Supprimer le chapeau, au dire des adeptes de ce nouveau genre, c'est, du même coup, supprimer la calvitie, si fréquente et si disgracieuse, ainsi que le coryza, si ennuyeux.

Aujourd'hui, la longue et terrible crise économique que nous traversons a ressuscité les « va-nu-pieds », dans le sens propre ou littéral de cette expression. Et, là encore, l'hygiène a donné sa sanction. Il ne s'agit pas seulement d'une question d'économie; mieux que cela, il s'agit d'une question de santé.

Les autorités ont eu tort, qui, par un excessif souci de la bienséance ou par un faux sentiment de la propreté, ont fermé la porte de l'école aux pauvres petits à qui leurs parents n'ont pu acheter des souliers, dont le prix n'est actuellement accessible qu'aux bourses bien garnies.

Aussi la docte faculté s'en est émue et, par l'organe d'un de ses représentants les plus autorisés, elle plaide, au nom de l'hygiène et de la santé publiques, la cause des va-nu-pieds. Elle a bien des chances de la gagner, la crise et le snobisme aidant.

Excessif souci de la bienséance, disons-nous plus haut. Voici comment y réplique M. le Dr Rollier :

« Y a-t-il une inconvenance quelconque à ce qu'un enfant laisse voir ses pieds nus ? Personne ne le soutiendra. Pieds nus, mains nues, c'est tout un. Se scandalise-t-on de voir les enfants sans chaussures pendant les séances de gymnastique rythmique ? »

Faux sentiment de la propreté, disons-nous aussi.

« Est-il moins propre d'entrer en classe pieds nus que pieds chaussés ? riposte M. le Dr Rollier. Certainement pas. L'enfant qui vient en classe les pieds nus se les lave chaque jour, parce qu'il sait que l'instituteur le verra. L'enfant qui vient en classe, chaussé, néglige trop souvent la toilette de ses extrémités inférieures, parce que ce n'est guère l'usage que le maître fasse déchausser les élèves pour voir s'ils ont les pieds propres. »

Et la question de santé, maintenant.

« Au point de vue médical, j'affirme, dit le Dr Rollier, qu'il est beaucoup plus sain et plus hygiénique, pour les adultes comme pour les enfants, d'aller pieds nus que pieds chaussés. Laisser le pied en contact permanent avec l'air et le soleil pendant la belle saison, c'est favoriser sa croissance normale et c'est l'endurcir contre le froid, cause si fréquente de rhumes et de maladies diverses. Le froid de pied provient souvent de ce que les extrémités inférieures sont trop serrées dans des bottines qui empêchent ainsi une libre circulation du sang et, par contre-coup, un développement normal.

» ... Les pieds, toujours emprisonnés dans de gros souliers, sans contact direct avec l'air et le soleil, enfouis dans d'épaisses chaussettes, trop rarement changées, et qui entretiennent l'humidité et la saleté, sont faibles, souvent déformés, blessés, atrophiés, amolis par la transpiration, etc., en conséquence, peu résistants à la marche. L'abus des chaussures montantes en est la seule cause. »

En terminant, M. le Dr Rollier préconise clairement l'usage des sandales ou tout au moins des souliers bas. Les premières sont préférables aux seconds.

Le suppléant. — Dis-voi, Fréderic, je viens de lire sur les papiers que j'ai été nommé suppléant de l'inspecteur de bétail. Qu'est-ce que ça peut bien être que suppléant ?

— Comment, tu ne sais pas ce que c'est qu'un suppléant ? Voyons, Daniet !

— Ma foi non.

— Eh bien ! voilà ce que c'est. Tu as un cheval pour mener ta charrue, n'est-ce pas ?

— Oui, j'en ai même quasiment deux.

— Bon. Eh bien, imagine-toi que ton cheval ou qu'un de tes chevaux tombe malade. Tu attelles un bœuf pour le remplacer.

— D'acco... Mais... le suppléant ?

— Patifou ! le suppléant, pardi, c'est le bœuf !

Avec plaisir ! — Un pauvre hère gagne sa vie en jouant de l'accordéon dans les fêtes.

L'autre jour, à ***, il jouait un des plus beaux airs de son répertoire, lorsque l'agent de police l'interpelle :

— Avez-vous une permission pour jouer ?

— Non.

— Alors, je vous prie de m'accompagner.

— Avec le plus grand plaisir. Quel morceau voulez-vous chanter ?

UNE QUESTION

Genève, le 16 juillet 1917.

Mon cher *Conteur*,

Désireux de me rendre compte dans quelle mesure l'air du fameux *Deutschland über Alles* a passé dans notre répertoire patriotique et religieux, aurais-tu l'obligeance d'insérer dans tes colonnes, si possible avant le 1er août, l'entrefilet suivant :

« *Deutschland über Alles*. Depuis trois ans on parle beaucoup et on a parlé avec abondance de l'hymne national allemand, le *Deutschland über Alles*. Je désirerais savoir si cet air a passé dans notre répertoire suisse des chants patriotiques et religieux.

« Adresser les réponses au *Conteur*, en indiquant le *titre du recueil* dans lequel la mélodie en question se trouve, ainsi que le numéro d'ordre. Tout cela sera publié dans le *Conteur*. Ensuite je me réserve de faire quelques remarques intéressantes à ce propos.

« A te lire et dans cette attente, agrée mes bien cordiales salutations

F.-P. C.

En 1803. — Où la mauvaise humeur l'emporte sur le patriotisme.

La Jeannette Tabosson avait gardé un faible pour le régime bernois, parce que son mari avait reçu de nombreuses admonestations de M. le Bailli pour son ivrognerie, ce dont elle était enchantée. Lorsqu'elle vit planter un arbre de liberté sur la place du village, elle entra dans une violente colère, qui se traduisit par la confection d'un écriteau, qu'elle alla clouer elle-même contre l'arbre et qui portait ces mots :

« Avec le feuillage des branches de cet arbre ; il y aurait de quoi nourir tous les c... qui l'ont planté. » C. P.

Victime de la crise. — Deux amis causent dans la rue. L'un d'eux, mécontent de son sort, par les temps durs que nous vivons, énumère tous ses déboires et s'écrie :

— Vois-tu, mon cher, je ne sais vraiment plus à quel saint me vouer. C'est désolant !

— Mais ne sais-tu pas te vouer au Saint-Saph, ça te remettra du cœur au ventre.

Coquille. — Dans un journal financier. Il s'agit de la création d'une société pour l'exploitation d'une mine de charbon :

« Les administrateurs prendront *tout* et les actionnaires le reste »

Le typo avait mis *tout* pour *tant*.

Enfantine. — Dans un de nos villages un petit garçon de six ans voit entrer un Monsieur dans une écurie.

— Qui est ce Monsieur ? demande-t-il.

— C'est un médecin pour le bétail. Une vache a fait deux veaux.

L'enfant, après un instant de réflexion :

— Quand je serai grand, je veux aussi faire des veaux ! — X.

Horaire « Major Davel ». — L'imprimerie des Hoirs d'Adrien Borgeaud nous envoie un exemplaire d'une nouvelle édition de l'*Horaire du Major Davel*. Cette nouvelle édition indique tous les changements apportés, dès le 1er juillet, aux services des chemins de fer. On ne peut s'en passer.

Appel ! — Dans un louable sentiment de reconnaissance et de patriotisme, les propriétaires de cinématographes de la Suisse, ont décidé une soirée de gala au profit des œuvres de bienfaisance de l'armée.

Le produit intégral de la recette sera versé au Conseil fédéral, à l'occasion de la Fête nationale du 1er août, et réparti entre les différentes œuvres créées pour nos soldets et leurs familles.

Cette soirée a été fixée au 30 juillet. Nous la recommandons chaleureusement à l'attention de tous.

Chacun voudra, dans la mesure de ses moyens, témoigner sa reconnaissance à ceux qui, depuis trois longues années, veillent nuit et jour sur notre sécurité intérieure.

Nos soldats ont bien mérité de la patrie.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Julien Monnet, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS